

Entre nous voisine : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 42

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

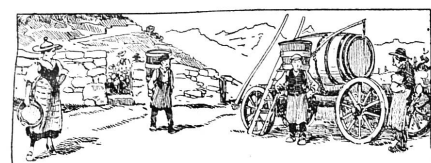
30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



On peut s'abonner au **Conteur Vaudois** jusqu'au 31 décembre 1924 pour
1 fr. 50
en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS VOISINE

Sois satisfait des fruits, des fleurs, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles.

Ed. Rostand.

SI nous parlions vendanges, Voisine ?
Aussi bien voici leur temps et d'un
bout à l'autre du beau pays de Vaud
on va chanter la claire chanson du vin doux !
Mais point trop n'en faut ! Soyons joyeux « avec
honneur » on dit bellement chez nous et ne per-
mettons point que du fruit de nos vignes, fruit
de grand labeur et de douce joie, naissent le mal
et le malheur. De l'aube grise au crépuscule rose,
tout au long de la journée on a dépouillé les
ceps. Voici les corbeilles débordantes de grappes
et les hottes où s'écrasent les grains dorés. Il
y a le doux chasselas gonflé de chaleur et de
soleil, le raisin noir au goût musqué, les « des-
sous de feuilles » qui conservent la saveur acide
de la sève mal mûre, il y a les gros grains et les
petits, les bons et les mauvais. Mais il faut tous
les cueillir, Voisine, et de tous tirer profit parce
que le moindre d'entre eux porte un peu du
sang du pays dans sa pulpe légère, et que la
grappe étrangère, jamais, ne connaîtra la saveur
profonde de la nôtre !

La joie des récoltes ! Tout l'automne en res-
plendit par delà ses brumes et ses rafales. Il se
peut que certaines vignes, que certains vergers,
sous la pluie du mauvais été n'aient pas tenu
leurs promesses. Mais qu'elle soit abondante ou
pauvre, cette récolte mûrie sous le ciel familial
est bien nôtre. Nous avons pu la mettre au cel-
lier entre des murs secs et solides, elle fut notre
joie et notre peine, notre espoir et notre souci
et nous séchons ce soir à la flamme du foyer la
bonne terre natale qui si fortement s'attache aux
pieds de ses travailleurs. Tout cela, Voisine, fait
trouver bienheureuse notre simplicité. Si près
de nous la montagne a tremblé écrasant sous son
avalanche l'espoir des récoltes futures !

Voquez-vous, on n'ose plus se plaindre quand
on songe à cela : seulement on aime encore un
peu plus fort la maison qui sourit à la première
lueur du jour sous l'aile de son auvent, le vil-
lage avec ses braves gens d'habitants, le joli
pays, des vignes fécondes où nous voici vieillot-
tes, Voisine, mais heureuses de pouvoir encore
fouler sa terre et respirer l'air libre de ses cam-
pagnes. L'Effeuilleuse.

A l'Hôtel — Monsieur, c'est moi qui ai monté vos
bagages.

— Ah ! sapristi, je n'ai pas de monnaie...

— Alors, monsieur, j'en serai pour ma petite peine.

— Je ne veux pas de cela, mon ami... redescendez-
les.



LÈ BON PERE

MONNEAU ! que l'étai biau, clli perrà !
Rein que de lâi peinsâ, mè vint l'iguie
âi potte ! Folhiu quemet se tote lè
folhie l'avant voliu fère âo pi-fère po veni lè pe
groche ! dâi brantze, que lo fin bet etài asse gros
que la tsamba âo géant Goliath ! et pu dâi pere !
T'einlèvâi quin bon pere, teindre quemet dâo
bûro frais âo tsautain et rodzo ! et dâo quemet
dâi get de damuzalla ! Tota la benédicchon dâo
bon Dieu l'étai tsesâite su clli l'âbro... tellameint
que Tsegueliet, que l'étai pandoure et lâro n'a
pas pu lâi resistâ. Prend onna pucheinta satse
que met âo bas dâo perrâ, pu trè sè solâ, eim-
pougne la fonda avouè lè doû bré, sè monte
amont avouè lè pi, avouè lè man, et finit pè
s'aguelhî âo coutset de l'âbro. Adan, ne ion, ne
doû : sè met à grulâ, à grulâ qu'on arâi djurâ la
grâila, tant la brison l'étai forta d'ouère lè pere
que vegniât avau et que fasant âi premiere ar-
vâi. On ouâ : cllia ! cllia ! cllia ! cllia !... pan !
pan ! pan !... crrrrrau ! rebecedebededou !
hardi ! contre la satse et la lotta, su lo prâ, per-
tot lè pere s'eintètsivant, s'einmouélounâvant,
que n'ein restâve quasu pe min amont. Et Tse-
gueliet grulâve adî. Fasâi né et sè crayâi que
nion lo vayâi.

Mâ, vaitcé que tot d'on coup on vâi sailli de
l'adze Monsu Grosbelyâ que lo perrâ l'étai à li :

— Ah ! sacré vaudâi de Tsegueliet ! t'accroûtso
sti coup ! Lè avouè mé que t'ari affère ! Robâ
mè pere ! Vaunéze !

— Oh ! mon... mon... monsu Gros... gros...
belyâ, lâi repond Tsegueliet ein quelquelheint,
adan sant... sant... à vo clliâo... clliâo pere ! Su...
su... bin conteint de lo sa... sa... savâi : se... se...
vegniât à mè fère mau, sa... sa... sari omète à
cô mè pllieindre !

Marc à Louis.

CHUN QU'ON OU

Dou j'anhianetté dévejâvont unthunblo.

— Ai, mon Dieu, que dejâi la tanta Madelon.
Chi trame va toparai tan terubjamun rido ! A
paîne on l'a iu abéquâ i Grandzé, tinque l'é dza
arrouâ ou Praz Raynoud. Mé fa veri la titha
dé lo vairé.

— Poura chira, que fa la tanta Chujon. Por
mé, ie ché ôtié que va onco bun pllie rido quié
lo trame.

— Et tié ? ch'te pllié.

— D'é on bedet dé chanquanta francs quand
l'é tzandzi. (Progrès de Château-d'Oex.)

Entre deux paravents. — Il me semble, dit la mère
à la jeune fille, — une fiancée qui sera dans vingt-
quatre heures une épouse, — que ton futur mari est
bien exigeant, bien volontaire ; il demande une foule
de choses.

— Un peu d'indulgence, maman, ce sont ses der-
nières volontés.

ANATOLE FRANCE EST MORT

CERTAINS journalistes, critiques litté-
raires improvisés, comparent Anatole
France à Voltaire.

Rien n'est plus faux.

Ces deux écrivains ne se ressemblent pas. Si
l'un et l'autre sont remarquables par la clarté et
la perfection du style, ils n'en ont pas moins des
mentalités et des manières d'écrire différentes.

Voltaire, en dépit de ses quelques bonnes ac-
tions retentissantes était méchant. Sa haine,
souvent injustifiée, demeurait tenace ; ses sar-
casmes n'épargnaient pas ses ennemis, et ses en-
nemis parfois étaient de braves gens. Voltaire
raillait êtres et doctrines en blessant, sans mén-
agement, et, quand il se laissait entraîner par sa
colère, ses plaisanteries prenaient même un ton
grossier qui ne s'accordait plus avec les règles
du bon goût.

Anatole France était bon, au contraire. Il ne
s'acharnait point à perdre ses victimes, mais il
passait simplement dans la vie en ironiste. Il
s'amusait à considérer les hommes se débattant
au milieu de dogmes puérils et souriait malicieu-
sement de certaines croyances. Les mystères qui
constituent une solution facile à tant de choses
incomprises le rendaient méfiant ; il jouissait
de trop de sens critique, de trop d'intelligence
pour posséder l'aveugle foi des humbles. Il dou-
tait, il dissertait beaucoup. Epris de toutes les
questions qui s'offraient à son esprit, il passait
de l'une à l'autre, sans s'attarder à aucune. C'est
la raison pour laquelle ses adversaires le trai-
tent de piètre penseur. Ils ont tort. Si Anatole
France n'était point un grand philosophe, il y
avait, du moins, de la profondeur dans ses idées
et dans ses jugements. On venait le consulter de
loin et c'était un charme incomparable, paraît-il,
de l'entendre discuter. Il répondait calmement,
les paupières légèrement baissées, puis, soudain
fixait son interlocuteur, et l'on se souvenait tou-
jours par la suite des yeux du maître, de ces
yeux si vivants où l'esprit pétillait.

Comme Montaigne, comme Renan, surtout, au-
quel il se rattache, Anatole France était un scepti-
que et, la fougue avec laquelle les catholiques
affirmaient détenir à eux seuls le monopole de
la vérité, l'incitait à s'en moquer. Alors, il pre-
nait la plume, puis, posément, sans éclats, en
ciselant ses phrases en artiste, prenant parfois
un ton très onctueux, Anatole France attaquait.
Sa moquerie n'était point faite d'un comique
lourd, mais, très fine, elle entraînait à penser...

Oui, Anatole France était un ironiste, pour-
tant à le bien lire, on sent se dégager de son
œuvre quelque chose de doux comme de la pitié.
Derrière l'ironiste on découvre l'homme, un
homme comprenant ce qu'il y a de triste dans
nos faiblesses, dans nos doutes et dans nos ridi-
cules. Et cet homme était meilleur qu'on ne le
croit, il semblait sensible à la misère humaine.

Anatole France, peu à peu, avait passé du
socialisme au communisme, son esprit généreux
s'imaginait découvrir là une solution aux maux
sociaux. Il se trompait peut-être, mais, dans tous
les cas, on n'a pas le droit de mettre en doute sa
sincérité.

Anatole France, étant un sceptique et un in-
dépendant, se créa ainsi une foule d'adversaires.
L'Eglise le condamna et une quantité de gens le
jugèrent sévèrement du jour où il entreprit de
défendre publiquement la *Garçonne* de Victor
Margueritte. Il faut voir, me semble-t-il, dans la
regrettable intervention d'Anatole France en fa-
veur de ce roman, plus une protestation contre
une entrave exagérée à la liberté d'écrire qu'un